

Le cercle de l'enfance et la frégate lance missile

Dr. Raúl E. Levín*

L'abeille enfermée dans la résine

Nous ne provenons pas de la terre, à moins de le comprendre comme poétique biblique. Freud fut implacable: de l'inorganique. C'est un abîme insondable, il n'admet ni représentation ni relique, non plus de tombeaux ornés de stèles. Et l'enfant, maillon entre ce rien submergé, rien et le tout actuel en tant que sujets, intégrés à l'axe du narcissisme autour duquel orbite l'autre. Mais ce rien peut comporter un cul-de-sac dans l'illusion d'une vie fœtale qui surprend par sa puissance d'intermédiation entre le rien et le tout. C'est là que peut se replier la subjectivité quand le corps l'accule.

Je viens tout juste de voir un enfant de cinq ans convaincu que les femmes sont supérieures. Le fait est qu'elles produisent des enfants – il fut lui-même produit – et qu'elles se perpétuent et les perpétuent au-delà du problème qui tarabuste le psychanalyste en relation aux origines. Mais de quelle origine me parle-t-on dirait – si l'on veut – ce garçon, si son problème est qu'il est né avec une communication interauriculaire, qui se déclare dans sa pathologie mortelle à peine coupé son lien d'avec les vaisseaux communicants maternels. Revenons alors à cet état d'être femme : elles sont supérieures. Elles produisent des enfants et se prolongent en eux. Invincibles et éternelles, elles n'auraient à clamer aucune angoisse face à la castration. Ses parents appréhendent une homosexualité terrifiante pour une adolescence qui n'en est pas vraiment à ses débuts. Cependant le problème n'est pas le choix sexuel, sinon la philosophie essentielle, primaire, sur le moyen de sustenter l'éternité. Je ne suis pas tellement impressionné par les jeux où de petites autos passent successivement par l'orifice d'où naissent « les bébés », duquel elles naissent à nouveau les unes après les autres quand l'orifice (un petit bloc de bois en forme d'arc qui peut être un

* levinraul@fibertel.com.ar / [CV](#)

tunnel) est déplacé successivement vers l'avant, de façon telle que les enfants renaissent de la naissance, vivants dans le monde et dans le ventre. Plus éloquente fut pour moi sa théorie d'éterniser sa permanence dans le temps quand, à la suite de sa plaidoirie au sujet du privilège de la femme, chaîne supportée par un idéal d'éternité, il traça au crayon une sorte d'ovale (« tu vas voir ce que c'est un œuf ») puis, après avoir dessiné une abeille en papier glacé, il la découpa et la colla à l'intérieur des cercles du dessin, en la recouvrant de l'intégralité du contenu du pot de colle, de telle façon que quelques heures plus tard je constatais (comme disent les notaires lorsqu'ils certifient un document) un être qui perdurerait au long de millions d'années, comme ces bêtes ou ces graines qui sont restés emprisonnées dans l'ambre des arbres et qu'après des millions d'années nous pouvons apprécier dans les musées ou dans des illustrations de publications sur la conservation des premiers indices de la vie dans l'univers.

La frégate

Quelques dimensions de la frégate lance-missiles (en plus de celles de la frégate même) flottant dans les couloirs de l'immeuble du cabinet de consultation. Evidente est celle qui apparait à diviser son coût, dans ses variables d'équipement destructeur, par celui de l'enfant-survie. Terrifiant en est le résultat, inédit sa portée. Là aussi insondable, puisque l'équation humaine qui prête inexistence à celui qui n'est pas l'autre de soi-même, n'identifierai pas autre chose qu'allusion, non quantifiable. C'est de l'ordre du politique. Cela passe par celui qui mène l'entraînement de la couvée de frégates pour les lancer à la vie de ses propres idéaux. Ce qu'il y a d'humain dans le pouvoir s'incarne seulement en soi-même. L'enfance que n'atteint pas la considération politique n'est que le précédent de cet habitant dont la préparation ne consiste guère qu'à faire bouger une image à la TV. Comme tout nourrisson il peut être attendrissant. Il peut être propice à quelque recherche de sensibilité chez qui ne tolère pas d'être dans cette frange de vide sinueux qui circule entre le pouvoir politique et le rien. Il y en a de bien intentionnés qui orientent sa conjecture vers l'iniquité humaine. Mais aussi des détours vers des aventures à portée similaire : émouvant l'effort et la passion que convoque un baleineau échoué sur quelque plage patagonne ou australienne. Aussi inutile que de supposer de l'aide à l'humain démuni, sans quelques simples calculs numériques. Mais plus inhérent à l'enfance, est le lieu impossible de suspension éternelle de l'enfant qui fut abeille incluse dans la résine d'un infini dont personne n'échappe. L'énigme de la mort anticipe la terreur colmatée vis-à-vis du : d'où (ne) venons-nous (pas). L'histoire

s'ajuste sur mesure pour l'obtenir, contribuant à ce tissage – filet de sauvetage – que nous appelons identité. Mais interrogez un cœur souffrant d'une tétralogie, un tératome ou un cortex cérébral morbide sur un accident à la naissance. Que se saura-t-il de plus sur le génome, ou encore sur les hormones ou les virus auxquels l'histoire ne peut réclamer de questions. Ce qui précède élague la généalogie, fait de l'éphémère seulement cela, de l'éphémère. Pour cela l'enfance est un témoignage irréconciliable avec le pouvoir politique, qui suppose un idéal sans failles, harcelé par une puissance positive qui méconnaît les abîmes. Que peut bien proposer la terreur de l'autre pour se défaire de la sienne propre. La frégate lance-missiles est l'opposé à l'enfant : on sait son pourquoi, elle avancera pour coloniser jusqu'où il en soit, elle fut armée dans l'artillerie de l'intelligence humaine et durera jusqu'à ce qu'elle la renouvelle. L'enfant comme intersection mystérieuse est un ballot qui n'est pas nécessaire à la politique. Plus encore : sa condition l'ignore. L'enfance a plus de pouvoir que la politique, car elle incarne le manque de réponse aux questions sur la condition humaine. Mais la politique par définition doit éliminer le pouvoir qui défie le sien. Et tragique est le paradoxe suivant: le pouvoir de l'enfance est supporté par le plus fragile des humains : l'enfant.

Le cercle n'est pas géométrique

Mais l'enfant ne sera pas la cible du projectile. Sa position est sacralisée car il n'énonce pas. Il est assigné par le doute essentiel, à cette place entre le rien et le sujet. On ne peut tuer sans savoir ce qu'on tue; n'importe quel chasseur professionnel s'étendrait à ce sujet. La frégate aspirera l'enfance, la détruira dans son énigme. Ce ne seront pas les missiles sinon les devis, les politiques économiques et colonisatrices, les négligences, l'évitement du regard.

L'enfant argument de ce milieu exquis que favorise la psychanalyse, renvoie à d'autres. Mon travail consiste en cela, dans ce « phénomène hautement raffiné du XX siècle » auquel Winnicott fait référence¹. Mais depuis mon cabinet, je vois tant la frégate que d'autres enfants. Ceux-là sont mes références autant que mon patient de cinq ans. Pour les inclure en tant qu'incommensurables, je n'ai d'autre ressource que de réduire leur présentation en son contraire : réductionnisme délibéré, qui présente au lecteur un modèle condensé à la limite du possible, en représentation de tous les enfants, qui ne pourrait être compris dans aucun texte. Je l'énonce :

¹ Winnicott, D. W.: *Realidad y juego (Jeu et réalité)*. Granica Editor. Buenos Aires. p. 65

Photographies d'enfants de L'Impénétrable, région forestière du Chaco, proposées parfois dans les suppléments du dimanche, installés dans les anévrismes désolés d'un chemin en ligne droite. Leurs regards se construisent timidement face aux objectifs ; sur un autre plan des mères pâles, perdues dans une terreur qu'ils ne connaissent pas, associée au texte du reportage du chroniqueur : malnutrition, tuberculose, chagas, leishmaniose. Des chiens rodent autour de flaques et se grattent les flans contre les poteaux supportant les chiffons incurvés qui font office de toits de leurs habitats.

Chétif et tenace, un enfant de Salta avance dans une rue de Cafayate chargeant sur ses épaules un fagot de bois qui le dépasse en poids. Régulièrement il trébuche et le laisse tomber. Mais à ses côtés, la mère soutient ce poids de son regard, ainsi que la rue et sa dérivation vers le désert. Cette mère c'est l'enfant qui la relève, renouvelle son pas, oint la vie entre eux.

En voici un autre, d'un geste ostentatoire il montre la Nitendo neuve achetée dans les allées du *shopping* de Buenos Aires : le troque est ancestral, à présent sous la forme d'un plastique et de la signature que son grand-père a laissé sur le ticket, en échange du sourire du vendeur et du jouet dont le petit-fils peut s'emparer sans s'y refuser. Cet enfant – il ne le sait pas – peut être l'ombre du destin de l'autre. Dans plusieurs années il tracera sur l'ordinateur les lignes de la proue de la frégate ou commentera la discussion au sujet de son blindage.

Suit l'enfant qui me rend visite au cabinet de consultations: concentré sur son enfermement intemporel, militant actif de la détention éternelle, quoi que sous le regard qui tente de l'inscrire dans l'éphémère, l'époque et la filiation. Ce regard tombe sur lui non pas seulement depuis ses parents, sinon aussi depuis son psychanalyste.

L'enfant qui mourra de faim ou de maladie a cessé d'être un enfant. Celui-là auquel on a refusé le poids du fardeau de la culture pour prendre sur lui celui qui donnera aussi de la chaleur au regard maternel, puisque d'avoir une place sociale assignée dans sa survie, noie son enfance à un point qui n'admet pas de doute. Et l'enfant technologique, celui qui prématurément a sa frégate de poche, il est déjà en préavis : s'il ne devient pas homme politique, il sera sûrement un bras de la politique.

Enfin, je veux faire allusion – c'est l'emblème exacerbé de ce que j'avance – à la fameuse photo de l'enfant émacié proche de la mort sur l'horizon africain, tandis qu'un vautour guète patiemment le dénouement. Le dramaturge et psychanalyste George Palant, dans sa pièce Réquiem, transcrit l'incessante agonie du photographe, alors mort de sa propre main, la même qui avant la tragédie ne put que déclencher l'appareil photo. La mort

de cet enfant et le suicide du photographe, se doivent d'être rattachés pour que tout cela vaille.

Digression

Il ne s'agit pas d'un préjugé. Pour que ce soit le cas l'autre doit être un semblable sur lequel s'inscrit la différence : couleur, taille, anomalie, religion, sexe...L'enfant n'est pas autre, il est moi – mais est-ce à dire. Pour endurer le préjugé de l'autre il n'est pas besoin de bruler sur le bûcher. Suffisant est ce regard qui ne te voit pas, qui se rétracte en même temps qu'il voit. Dans le non-regardé grince ou se démonte l'attache de sa propre subjectivité. L'autre attentif, même cordial, dont le regard vide te méconnaît, n'est pas altéré par des décalogues ou des instructions d'UNICEF.

A la différence de l'objet du préjugé, l'enfant est regardé, trop regardé. Tendresse ou haine atteignent le cœur de la question de l'être. C'est le concentré de notre narcissisme dans sa dimension d'étrangeté. Du fait de sa proximité à l'origine, tout nouveau-né (et pas seulement humain) provoque de surcroît une tendre curiosité qui n'est pas exempte d'horreur. C'est le nous dans son insupportable méconnaissance. C'est pour cela que les psychanalystes (« d'enfant ») recourons à « le construire » ou à l' « observer ». Quoique cela ne suffise pas. Mais les autres analystes (ceux « d'adultes ») voient celui « d'enfants » comme une « étrange connaissance ». Comme l'enfant lui-même. Ils ne comprennent pas (à raison) "comment nous faisons". Ils insistent à nous assigner des pouvoirs magiques, un don, une facette qui nous donne le moyen de répondre face à ce qui s'offre à nous d'un inconnu qui nous concerne. Et cela s'appliquerait à une qualification étendue à d'autres champs de la clinique où les questions restent ouvertes, comme celui de la psychose.

Le psychanalyste d'enfants accède à un savoir illimité et craint : « il fait des enfants ». Plus encore, s'il connaît les enfants, la seule explication à son talent est qu'il est un enfant. Seul un enfant sait ce qu'est un enfant. Et voilà tout. Quand nous avons fondé le Département d'"Enfants et Adolescents" à APdeBA, il a fallu faire un effort intellectuel pour lui donner sa véritable dénomination : d' « Enfance et Adolescence ». Cependant, malgré son inscription, on persiste à l'appeler « d'Enfants ». Mais ceux parmi nous qui « faisons » des enfants ne sommes pas des enfants. Alors, quel est notre savoir?

Pour les autres, et pour nous-même, nous sommes dépositaires de la question sur l'enfance. Et il est raisonnable chez ceux qui croient en notre savoir, d'avoir aussi de subtiles méfiances, des ajournements ou des proscriptions. Il est impossible de destituer les

résistances que promeut la psychanalyse d'enfants entre les psychanalystes eux-mêmes, elles proviennent de la terreur quand il ne reste plus qu'à se pencher sur l'inconnu.

Dans le Service de Psychopathologie de Lanús, les cabinets de consultations d'enfants sont tout à la fin. Parcourir les couloirs jusqu'au fond pour trouver les derniers, séparés par un mur d'avec l'autre moitié mythique en miroir du bâtiment des Cabinets de Consultations Extérieures, là où se situait la morgue de l'hôpital. Mauricio Goldenberg, chef de service, s'y trouvait parfois et ne savait que faire de moi. J'étais son subalterne, mais j'occupais un espace de son territoire dans lequel il ne pouvait s'inclure. Je « savais enfants », et ça le laissait en dehors.

Mais quelle intervention ou réponse leur présenter, tandis que leurs jouets rebondissent contre le mur qui sépare de la morgue, si proches de l'abîme qui les précède et même les signe, émettant en même temps des signaux en codes carcéraux à ceux qui habitent le refuge de l'autre abîme.

Le savoir de l'enfant

Le savoir de l'enfant est un savoir de l'enfant, et voilà tout. Seul l'enfant sait ce qu'est un enfant –lui. Alors lorsqu'un psychanalyste d'enfants se déclare tel, on ne peut que le supposer enfant. Sauf à le considérer dans sa tolérance à l'inconnu. Parce que, convenons-en : il n'est pas un enfant, mais non plus un possédé, ni un illuminé, ni le bénéficiaire d'épiphanies psychanalytiques. C'est quelqu'un qui nage dans le mystère, tolérant la destitution de la métapsychologie freudienne, maintenu à flot par des bouées qu'on lui a lancées en guise de théories selon les aperçus de quelques psychanalystes considérés pionniers. Il semblerait que les femmes savent. Mais quoi. Quelque chose qui fonctionne. A la manière de la maternité et à celle dont on élève des enfants. Mais le bébé ne parle pas de ce qui lui arrive. Son savoir est un savoir actuel, a-historique, instruit par la biologie jusqu'à ce qu'elle réveille les premiers réseaux entre les perceptions.

En cela il y a un savoir *de* l'enfant compris dans l'ineffable, l'indicible. Et un autre savoir *sur* l'enfant, dont on peut dire qu'il peut s'exprimer, qu'il est vraisemblable, plausible, mais autre. Mélanie Klein écrit sur l'enfant qu'elle voit : Et elle le fait très bien. Il suffit de lire le Chapitre 6 de *La psychanalyse des enfants*². On y voit sa capacité d'observation, pas encore voilée par l'impératif à théoriser. Nous devons en plus lui reconnaître une chose surprenante: c'est un mauvais écrivain, elle ne fait pas de littérature. C'est un témoignage

² Klein, M.: *El psicoanálisis de niños (La psychanalyse des enfants)*. Paidós. Buenos Aires.1972

incoercible de qui ne peut cesser de voir. C'est voir dépouillé, associatif, audace. Ce fut son besoin d'honorer des divergences qui ensuite l'oblige à constituer une superstructure métapsychologique qui la pourvoit dans ses polémiques avec Anna Freud. Elle ne fait pas une culture du parler « depuis » l'enfant comme le magnifique récit de Clarice Lispector³. Mais il est inévitable que les coordonnées dépouillées de sa théorie aient été complétées par des cartes imaginaires de quelques-uns de ses adeptes. Il y a eu des psychanalystes femmes qui ont trébuché sur ce bord entre l'indicible et les théories. Comment se plonger dans une théorie psychanalytique de l'enfant et tout à la fois dans ce concentré de son narcissisme qu'est son bébé. Le savoir perdu de l'enfant est le non savoir à son sujet. Enfant perdu fuyant sa propre aventure jusqu'à ce que la Loi l'inscrive –tel Pinocchio-, ou sage immergé dans son implicite, aussi élevé qu'inatteignable, comme la représentation du « bébé intelligent »⁴ ou "nourrisson savant" (selon une autre traduction)⁵ de la clinique férenczienne.

Depuis la couverture d'ambre

Mon patient de cinq ans continue dans son analyse. Depuis sa position d'où « les femmes sont supérieures », non par leur sexe sinon par leur don à résister au temporel, il tire profit comme un vrai altruiste d'offrir ses dessins à ses proches et à moi-même. Dans une liturgie dont la générosité est la substance, d'un geste œcuménique il cède sa formule à qui il aime. Pour l'instant il n'y a rien d'autre que conviction. Cependant quelque chose commence à se dérober. Parfois apparaissent gêne et réticence. Lorsqu'il joue avec les bonhommes Playmobil –énorme défi à différencier masculin et féminin- il se met à omettre de me raconter le scénario de l'histoire qu'il déploie. Ou rapidement se dédit après avoir choisi un papier glacé rose pour habiller le Prince. Instance difficile pour l'analyste, car cet enfant pourrait être aimé dans son incroyable extension magique vers l'infini. Mais douloureusement, la seule parole du psychanalyste qui s'adresse à lui – le terme d' « interprétation » est ici hors propos – provoque des fissures sur son revêtement laminé et transparent. Pas moyen de faire autrement. Néanmoins l'analyste, à fendiller avec des

³ Lispector, Cl.: « Niño dibujado a pluma » ("Enfant dessiné à la plume"). Dans *Cuentos reunidos (Contes rassemblés)*. Alfaguara. Madrid. 2002. Et aussi dans *Revelación de un mundo (Révélation d'un monde)*. Adriana Hidalgo editora. Buenos Aires. 2005. pp. 185-188.

⁴ Ferenczi, S.: *Teoría y técnica del psicoanálisis (Théorie et technique de la psychanalyse)*. Paidós. Buenos Aires. 1967. p. 287

⁵ Porge, E.: La transferencia a la cantonada (Le transfert à la cantonnade). Dans *Litoral 10*. Editorial de la torre abolida. Córdoba. 1992. p. 71

mots cet abri de résine, lui dit la seule chose possible : ces mots te tuent pour que tu puisses vivre. Cela doit être très dur parce que je lui dis : maintenant nous nous haïrons *aussi*. Mais je me suis obligé à reconnaître quelque chose de moi en lui. Les mots m'ont pénétré, moi-même je fus réédité au travers de lui dans ma commensurabilité, probablement ma haine vient de ce que je n'ai pu sustenter en lui un savoir sur la mort.

Un commentaire naval

Je les ai vues dans quelque reportage, probablement sur CNN. Elles sont comme un blindage qui flotte, sans ouvertures, on ne sait par où sortira le projectile, s'il y a une plate-forme c'est pour que puisse atterrir un hélicoptère qui renforcera l'efficacité de sa charge destructrice. On n'y voit pas de marins, seulement les reflets du soleil sur sa structure hermétique. Assurément ce qui fait qu'on la reconnaisse encore comme élément de ce monde est qu'elle monte et descend comme n'importe quel autre bateau selon le mouvement de la mer. On suppose dans son intérieur des sujets, isolés de tout contact sensoriel avec l'autre, même quand celui-ci se nomme « ennemi », « objectif » ou autres. Oui : nous voulons supposer qu'il y a des sujets derrière ce blindage de la subjectivité. Quelque film le démontrera, ou ce seront les retrouvailles avec leurs fils alors qu'enfin ils touchent terre après leur mission qui le démontrera à ces équipages. Nous voulons croire qu'il en est ainsi. En réalité nous le savons.

Si ineffables outils de guerre, qu'un jouet ne pourrait les admettre. Imaginez une frégate lance-missiles Playmobil : où mettrions-nous les marins et le Capitaine. A l'extérieur pas de plate-forme. Son intérieur est insondable. La portée de sa destruction dépasse l'imaginable. Elle est irreprésentable.

Bien que vraisemblablement à l'opposé du subtil déploiement émotionnel qui s'établit entre mon patient et moi, la frégate lance-missiles prête un flanc plus vulnérable. Elle a été créée par l'homme, qui peut en saisir jusqu'à sa puce la plus confinée. Tandis que l'enfant de cinq ans continue à débarquer des questions et encore des questions dans le cabinet de consultation.

Nous voulons croire, nous l'avons déjà dit, que parmi les membres d'équipage de ce vaisseau il en résiste encore un qui même à *posteriori* soit pourvu de quelque malaise vis-à-vis de sa condition subjective.

Séances

Il joue à un de ses jeux habituels. Il a vêtu habilement ses bonhommes Playmobil de costumes de papier-glacé de couleurs variées. Ils sont princes et princesses, et petits enfants. Alors que j'amorce un commentaire à propos de son jeu, il se met à crier : « Ne me parle pas quand je joue ! ». Il me tape sur le bras en même temps, pour ensuite ajouter d'un ton conciliant : « T'as vu la force que j'ai ? ». Oui, il fait preuve de force pour défendre sa position.

A la séance suivante il arrive en pleurant dans les bras de sa mère. En guise d'explication, elle me dit : « il dormait dans la voiture ».

Elle l'amène jusqu'au cabinet de consultation, et il ne voit pas d'inconvénient à rester, quoiqu'il se jette pesamment sur le sol pour continuer à pleurer.

J'ai appris, si un enfant pleure, qu'on peut attendre, en l'accompagnant. Ce n'est pas mauvais de pleurer. Les analystes d'enfants craignent habituellement les pleurs. Est-ce parce que l'angoissante question qui en général nous traverse y serait posée sans euphémismes : Lui aurions-nous infligé un mal ?

Plusieurs minutes et j'ai l'impression que de ses pleurs peuvent s'entendre quelques inflexions qui les font paraître à des grognements.

Je tente une question : « Tu es en colère ? ». Il hoche la tête en assentiment. Je crois que je lui réitère la question et à présent j'obtiens une réponse semblable, quoi que plus nette.

Je me permets de compléter la question, mais dans un ton plus proche à une affirmation : « Tu es en colère parce que je te sépare de ta mère ? ».

Je répète ces mots, il pleure encore un peu, soudain il arrête de pleurer, et me demande : « Comment on écrit le mot haine ? ».

Il se dirige vers sa table, prend une feuille et un feutre. Il veut que je lui épelle le dit-mot.

Cela s'est déjà produit avec d'autres, spécialement en écrivant les noms des membres de sa famille à qui allaient les dessins dédiés.

Au lieu de lui dicter lettre par lettre, je le lui rends un peu plus difficile, en répétant le mot « haine » très lentement comme pour qu'il déduise par le son la séquence des lettres qui le constitue. Il proteste un peu - « Tu m'aides pas toi » - mais il comprend parfaitement.

Une fois le mot écrit, il le réécrit selon le même procédé.

Puis il me demande comment s'écrit « Raoul », et de la même façon il se retrouve inscrit sur le papier sous le mot « haine » dupliqué plus haut.

Peut-être par manque de notion grammaticale dans l'écriture des particules de liaison entre les termes, « haine à Raoul », « haine *pour* Raoul » (ou d'autres), il substitue les prépositions qu'il ne sait incorporer, par une flèche qui part des mots « haine » et conclue en « Raoul ».

Ensuite il souligne cette fresque de notre transfert, par des ronds de la même couleur dans les angles et les extrémités des lettres des mots qui donnent un compte-rendu de la situation qui s'est établie entre nous.

Nous ne manquerons de remarquer qu'elle termine en un R délié, un peu détaché, hors du trajet de la haine. R de Raoul mais aussi lettre remarquable de son nom, qui soutient peut-être le début des mots qui à partir de maintenant et plus avant traverseront nos séances psychanalytiques.



L'enfant diminué

L'enfant n'est pas la cible du projectile: il incarne la question qu'on ne peut annihiler. De la magnifique transcription des pleurs-grognement au mot écrit de mon patient, un reste est là insaisissable que l'on appelle enfance. Quelque chose d'inatteignable pour toujours malgré les astuces de celle qu'on nomme aussi « intelligence », qui fera appel à d'inévitables stratégies pour l'appr(éh)end(e)r, la coloniser. Le sentiment d'étrangeté face à ce nôtre-en-nous, enfance perdue pour toujours, submergée en nous-même, se localise dans un camp inverse à l'ennemi de la frégate. C'est ce qui est à l'affut de notre être, et à la fois son fondement : ce ne sera jamais le trophée de la victoire.

C'est pour cela que l'enfant, en tant que représentation iconique et subjective de notre enfance présente et perdue, ne peut être détruit sauf par qui se constitue en bourreau de soi-même.

C'est laid de tuer des enfants, même dans l'atrocité de la guerre. Il ne s'agit pas d'une norme éthique. C'est que les tuer est le malheur du soldat, qui doit savoir ce qu'il tue. Ce n'est pas politique de tuer des enfants. Bien que cela arrive. Les images ne peuvent être transférées à la politique, et si elles transparaissent, ce sera déplorable pour tous les camps. L'enfant interroge le pouvoir, le désarme. Il est très difficile de traiter en politique ce je ne sais qui mais qui est moi.

Cependant alors qu'il interroge le pouvoir, il l'ignore. Son pouvoir sur le pouvoir établi est un défi déconcertant qui ne peut en rester là. Quelque sinieuse leçon exemplaire, non pas l'attaque directe, s'établie pour faire révoquer la position de celui-là qui n'est ami ni ennemi et destitue la validation du pouvoir.

Alors : si on ne tirera pas de projectile sur l'enfant, il faudra entreprendre un modèle alternatif pour le débouter. Ainsi l'enfant sera diminué. La politique lui offrira des carences: éducatives, sanitaires, alimentaires. Elle ne le laissera pas paraître dans sa splendeur sage et tout à la fois sans défense. On regardera ailleurs. Le cynisme de cette opération humaine récupèrera et exposera ému les effets de son piège. Je l'ai dit auparavant : les scènes où transcendent les dérivés de ces politiques, bouleversent même ceux qui les favorisent.

Epilogue inachevé

La frégate lance-missiles est puissante, mais pas autant que l'enfance et le sujet qui d'elle se constitue.

Avec mon patient de cinq ans nous avons pu établir notre haine réciproque. Mais celle-ci fut constitutive, et pas seulement pour lui. Je suis intervenu sur son enfance mais je le lui ai fait savoir : « je l'admets, cela est arrivé entre nous, et c'est aussi écriture ». Nous nous comprenons. Malgré nos petites batailles -et peut-être doit-on appeler cela de l'amour- il a résigné sa position d'une connaissance par-delà de tout pour accepter un mot qui nous met au courant l'un de l'autre. Maintenant nous allons nous haïr, mais la culture peut-être ne donnera-t-elle lieu pas seulement au renoncement et au malaise, sinon à l'amour et à la survie.

Pendant ce temps la frégate navigue et se pavane. Au cours de sa durée de vie elle peut bien ne tuer personne, mais la capacité d'intimidation est tout autant létale. L'asymétrie dérivée de sa puissance de feu est sa marque légitime de suffisance.

Mais en elle-même, elle est bien moindre que le pas de géant qu'a pu faire mon patient depuis la pure vie émotionnelle de l'enfance vers l'énonciation et l'écriture du mot.

La frégate (à la différence de la structure du sujet) pourra être démantelée, démontée de toutes pièces, pour être reconstruite. Les ingénieurs navals la connaissent du bout des doigts. Chaque boulon, circuit ou mouvement de ses équipages peut être situé sur des écrans d'ordinateurs alignés le long de salons immaculés, certainement mieux équipés que n'importe quelle salle parmi les hôpitaux que nous avons connus. L'ingénieur qui sans doute sait tout de sa frégate, trouve sur l'écran la visse défailante qui a provoqué une vibration que personne n'a perçu.

Tandis qu'avec mon petit patient nous avons commencé à partager le savoir de notre ignorance. Nous nous supposons un accord de respect du meilleur que nous ayons convenu : la vie nous donne beaucoup, mais ne nous rend pas tout. L'enfance, par exemple.